

Gazette de Lausanne 11-10-69

L'ART SUISSE A LA BIENNALE DE PARIS

Sur le plan de la Biennale d'art moderne, là où d'habitude patinent à roulettes les enfants du quartier, un groupe de jeunes étrangers vêtus de leurs cheveux et de tissus bariolés improvisent une sorte de « happening ». Une fille, belle comme Eve, s'avance au milieu du cercle, se libère de son poncho, apparaît dans son plus simple appareil, s'étend sur le ciment, un garçon la rejoint, couvre leur couple allongé d'un drapeau américain, et le drapeau linéal est agité pendant quelques instants de mouvements divers.

C'est une réaction, sans doute, contre la sagesse relative de la VIe Biennale de Paris. N'étant plus à



Walter Kretz (Suisse) : Trois Piliers.

l'intérieur, Dionysos est dehors.

La Suisse est dedans. Sous l'appellation de « peintures collectives en régie », Marc Kühn, maître d'œuvre, a délégué à cinq autres peintres des parcelles d'un vaste panneau à remplir. Une affinité les unit, l'abstraction géométrique et le « pop'art », mais la personnalité de chacun les distingue. C'est un jeu de cartes battues. Au spectateur d'apprécier la donne, et, peut-être, de proposer la relance.

Un autre « collectif » s'exprime en architecture sous la direction du Zurichois Aldo Hennigeller, tandis qu'en scénographie Pierre et Anne-Marie Simond, se sont adjoint deux « conseillers techniques » pour composer « L'Anneau de Niebelungen ». (Lire notre interview en page intérieure.)

L'impression, nous l'avons dit, que dégage la VIe Biennale de Paris est une volonté constructiviste, un désir d'édification matérielle après les analyses débridées qui triomphèrent les années précédentes. Pour un peu, l'art deviendrait, ô surprise, utilitaire. On veut servir. C'est déjà presque une réconciliation.

Dans cet esprit, Erwin Mülhstein expose un projet de rénovation d'un quartier de Zurich, décidément très à l'honneur, avec des éléments préfabriqués. Si le projet voyait le jour, ce qu'il faut souhaiter, les Zurichois habiteraient demain dans des isocaédres.

A côté de ces travaux d'inspiration ou de réalisation collectives, l'art individuel fait figure de parent pauvre. Philippe Grosclaude n'est pourtant pas le premier venu en peinture, ni en sculpture Walter Kretz, dont les « Trois Piliers » sont d'une sagesse tout à fait recommandable.

UN EVENEMENT DANS LA PRESSE : LA BIBLE HEBDOMADAIRE

La Bible paraît dès cette semaine en publication hebdomadaire, par petits cahiers, de la Genèse à l'Apo-

calypse. La formule a fait ses preuves commerciales avec des ouvrages encyclopédiques. On l'applique au Grand Livre. Pourquoi pas ! Surtout si l'événement fournit l'occasion d'une traduction nouvelle. Le traducteur est André Frossard (« Dieu existe, je l'ai rencontré »). Il a travaillé sur le texte de saint Jérôme, chef-d'œuvre de la littérature latine selon Claudel.

Des voix se sont élevées, dans la presse protestante notamment, pour déplorer que dans notre époque œcuménique, Frossard n'ait pas choisi une traduction qui le fût aussi. Il s'en explique dans un billet du « Figaro », disant qu'à ce compte, il eût fallu songer également à la Bible des Israéliens et à celle des musulmans, qui se réclament aussi de nos Ecritures.

Mais les commentaires, rassure Frossard, seront œcuméniques, émanant de personnalités appartenant à ces diverses confessions.

Le journal protestant « Réforme » avait exprimé le vœu que la traduction de Frossard, fondée sur saint Jérôme, n'appauvrisse pas trop le texte évangélique. Frossard répond qu'il ne peut prendre évidemment aucun engagement à cet égard. « Mais, ajoute-t-il, je peux prendre l'engagement de ne pas chercher à l'enrichir. »

LE POPULISME A LA TELEVISION

La télévision ne commente pas seulement l'événement, elle le crée. « Jacquou le Croquant » ayant commencé sa carrière en feuilleton hebdomadaire samedi dernier, aussitôt voici les conversations et les gazettes remplies de propos sur les pauvres paysans du Périgord sous la Restauration.

Retour aux chaumières. On pleure dans les salons. Qui donc est cet Eugène Leroy ? Un autre Erckmann-Chatrian. Décidément beaucoup de richesses demeurent oubliées dans les tiroirs français. En tout cas, voilà qui vous change de Michel Foucauld et Saint-John Perse. On se sent peuple.

Bernard Clavel a préfacé la série des émissions « Jacquou le Croquant ». La chaumière a du bon, a-t-il dit, ne résistant pas au plaisir du coup de patte à ses détracteurs de l'an passé, qui avaient osé trouver que son Prix Goncourt n'était que dans la roupie de sansonnet, du genre Margot des chaumières justement. « Vous voyez, avait-il l'air de dire, hein, ce croquant de Leroy, je ne suis pas le premier ! »

Mais pourquoi cette manie, à la télévision, de préfacier les œuvres ?

SI VOUS ETES PRESSE, VOUS POUVEZ LE LIRE

Le démarrage de « Jacquou le Croquant » ; c'était la rentrée sur les ondes de Stellio Lorenzi. On le croyait mort. Il fourbissait ses armes. Sa manière de traiter un sujet est d'un seigneur ; l'élégance, l'oubli de soi-même, pas de facilité, pas d'effet. La seule façon d'interpréter les œuvres, disait Juvet, est de s'y soumettre.

Comme on pouvait s'y attendre, le roman d'Eugène Leroy (pourquoi presque tous les romanciers populai-

res se prénomment-ils Eugène ?) paraît en librairie sous une couverture neuve, réédité par un éditeur avisé, Calmann-Lévy. Mais a-t-on envie, si l'on ignore l'histoire de « Jacquou le Croquant », d'en brûler les épisodes ?